

Quoique les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fléchier eussent semblé avoir emporté dans la tombe le secret de cette éloquence austère et puissante en parole, qui entraînait tout un auditoire choisi dans les sommités sociales, la chaire chrétienne retrouvait encore des accents pleins de vigueur contre l'insensibilité des heureux du siècle; des vérités fortes étaient envoyées à l'oreille des rois, au nom du Dieu qui pèse les monarques dans la même balance que leurs sujets. Certes, l'abbé Maury, l'abbé Poulle, l'évêque de Senes, l'abbé de Boisgelin, le missionnaire Bridaine lui-même, pouvaient être aussi justement réclamés par la littérature française, que les abbés Morellet, Delille et Raynal, tous les trois enrôlés sous la bannière philosophique. Ces deux sources ouvertes à des talents divers se tarirent tout à coup : la philosophie, en continuant à s'exprimer sur le même ton, n'eût été que déclamatoire. Déjà les pages surajoutées par Pécmeja et Diderot à l'histoire des établissements des Européens dans les deux Indes, n'étaient plus que des lieux communs; la magistrature lettrée était dépouillée de son droit de remontrances par la chute des parlements, et le sacerdoce avait perdu sa tribune, en ce qui touche aux intérêts matériels de la société.

Remarquez que cette tribune était transportée

ailleurs. Comment eût-on continué à écouter avec faveur le ministre de l'Évangile parlant de la misère du peuple, quand, à quelques pas de là, sur le même sujet, d'autres voix étaient bien plus retentissantes? Dans sa discrète prudence, ne devait-il pas craindre de relâcher les liens sociaux déjà trop détendus par le mouvement de la révolution? Ici, en effet, il convient de remarquer que l'abus est bien près de l'usage, en quoi l'assemblée nationale a montré une réserve qui a trouvé trop peu d'imitateurs dans les assemblées subséquentes. Quelque véhéments que fussent ses orateurs, ils ont eu rarement recours à ces moyens extrêmes, dont l'effet immédiat est d'armer, au moins en pensée, la classe infime contre la classe qui possède et qui n'est pas moins que l'autre un élément nécessaire de l'ordre public. Il leur a suffi d'ouvrir à tous les genres de mérite la porte des emplois et de la fortune. Au nom des uns, ils ne croyaient pas devoir évoquer les tempêtes qui auraient mis en péril la destinée de tous. Maîtres des outres d'Éole, ils se gardèrent d'en faire sortir les passions envieuses, toujours prêtes à se substituer au travail favorisé du ciel. L'éloquence de ces hommes, celle de Mirabeau lui-même a été vierge d'un tel crime. En se contentant de s'appliquer sérieusement aux institutions, et quoi-

qu'elle se fût interdit d'être désorganisatrice, elle ne laissa pas d'avoir du nerf. Sans cesser d'être tribun, on resta citoyen; le rôle de démolisseur social a été abandonné à d'autres, et l'on sait comment ils s'en sont acquittés.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tendance des gens de lettres vers les fonctions publiques; d'une part, elle s'est trouvée justifiée par leur aptitude, de l'autre, par la création d'intérêts plus puissants que celui d'une littérature, dont les beaux jours avaient lui pendant l'ancien régime, avec lequel aussi elle était peut-être plus en harmonie.

Plusieurs de nos écrivains qui ont acquis des titres à la célébrité, avaient vieilli dans les chambres législatives, lorsque le grand événement de 1830 a eu lieu. Il en est qui travaillaient à la rédaction des journaux, sorte de tribune inconnue des anciens; plusieurs s'étaient attachés à la carrière du barreau, agrandie devant eux, par suite de nos dissensions politiques. Ils ont trouvé naturellement leur place dans la nouvelle hiérarchie sociale. S'ils avaient voulu s'en tenir éloignés, il eût fallu les y appeler, ne fût-ce que par esprit de conservation; de sorte qu'en mettant à part un petit nombre de savants occupés de travaux solitaires ou qui appartiennent à divers établissements publics, presque tous ont

adopté un genre d'existence moins spécial qu'autrefois; sous des rapports littéraires. Celui-ci même ne se retrouve plus que par exception, tel que l'avait fait l'ancien régime. L'homme de lettres est aujourd'hui père de famille, membre du gouvernement, fonctionnaire dans l'ordre administratif ou judiciaire; il ceint l'épée ou se drape avec la toge; il entre dans les conseils du prince; et par conséquent, il est moins homme de lettres qu'on ne l'était dans le dix-huitième siècle.

De ce que le talent d'écrire est nécessaire à la gestion de presque tous les emplois, de ce qu'il est devenu, peut-être dans une trop grande latitude, partie intégrante de l'éducation, il faut conclure que, jusqu'à ce que notre ordre social soit arrêté sur ses bases, nous ne devons plus y voir une profession particulière. Nous sommes effectivement livrés à une agitation qui appauvrit les lettres, en même temps qu'elle multiplie le nombre de ceux qui les cultivent.

La carrière du barreau et celle du théâtre, à tort, seraient réputées en progrès; nous aurions plutôt à gémir sur leur décadence.

La licence de la scène française en est devenue la ruine, la morale n'y est pas plus respectée que l'autorité. On se dit homme de lettres, pour avoir dialogué un fait historique sans res-

pect pour l'histoire; où les caractères sont faussés; où le pouvoir est avili; où le sacerdoce d'une religion en majorité légale est exposé aux traits du ridicule; où les noms, propriété chère aux familles, sont traînés dans la boue; et où on renverse, avec un cynisme scandaleux, la faible cloison qui protège la vie domestique et le lit nuptial, sanctuaires jadis impénétrables aux regards d'une curiosité indiscrete. Cette œuvre prétendue dramatique, par sa facilité même, est tombée dans le domaine commun, et ce n'est pas au théâtre que nous irons chercher aujourd'hui les véritables gens de lettres. Une mère ne peut plus y conduire ses filles; du moins nous n'aurions garde de le lui conseiller. Mieux vaudrait les mener à l'opéra, le seul de nos spectacles qui ait conservé quelque décence! Qui l'eût prédit à nos aïeux, les eût fait sourire de pitié ou pâlir d'effroi.

Notre barreau, depuis dix-huit mois, est presque entièrement renouvelé. Des noms naguère inconnus y briguent une famosité, à laquelle l'amour-propre a déjà promis les succès obtenus par leurs devanciers dans la même carrière. On a oublié que ces succès ont été précédés de longs travaux; il n'importe, il faut percer et briller à tout prix; il faut forcer la barre pour entrer au parquet, et préluder à des révolutions

nouvelles pour arriver d'un autre bond à la magistrature assise. Avec ce noble dessein, dont l'exécution ne saurait souffrir d'ajournement, on ne s'amuse pas à plaider dans des affaires de finances; ce serait se détourner trop du but! d'ailleurs, qui confierait les intérêts d'une cause patrimoniale à des orateurs imberbes à peine stagiaires? Ce sont donc les causes politiques que l'on s'arrache, certain que l'on est d'avoir pour soi les journaux, aujourd'hui quatrième pouvoir dans l'état et peut-être le plus puissant de tous. Aussi voyez comme les débats judiciaires y sont dénaturés! défenseur à outrance des accusés, par le malheur des temps quelquefois leur complice<sup>1</sup>, l'avocat épouse leur querelle; il s'anime de leurs passions; il conspire avec eux contre l'autorité tutélaire à l'ombre de laquelle il jouit des bienfaits de l'ordre social; dans son ingratitude, il ne prend pas seulement la peine de lutter contre ces formes sévères mais pro-

<sup>1</sup> Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur de l'intention où nous sommes de ne lui parler ici que de quelques jeunes gens égarés, et qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à regretter leurs erreurs. Grâce au ciel, nous savons qu'il existe encore des avocats qui, avec le sentiment des devoirs de leur belle profession, sont toujours prêts à les remplir. Il s'agissait seulement pour nous de caractériser une époque de transition. Nous ne sommes obligés qu'à être vrais envers elle, et l'on ne peut exiger d'un peintre qu'il flatte ses portraits.

tectrices, qui, permettant de tout dire, obligeaient ses anciens à surveiller leurs pensées et les expressions destinées à les rendre. L'audace est son talent; l'insolence, sa réplique; le courage est allé se placer ailleurs: il s'est assis sur le banc du magistrat et des jurés assaillis de menaces et d'injures. Non, ce n'est pas au barreau que se forme aujourd'hui l'homme de lettres; jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas là que nous irons le chercher!

Pendant un temps, il faut en convenir, le littérateur, par sa coopération aux journaux quotidiens, a pu se préparer à une renommée. Les Lémontey, les Hoffman, les Dussault, les Malte-Brun parmi les morts, et les Jouy, les Étienne, les Feletz, les Jay parmi les hommes de lettres que nous avons l'avantage de conserver, ont répandu un grand charme d'instruction sur ces feuilles légères. Ce travail, pour eux, fut loin d'être sans gloire. Alors, à la vérité, il s'agissait d'établir un principe de morale ou de doctrine littéraire, de répandre un jour lumineux sur un point d'histoire, de fixer un caractère jusque-là équivoque ou mal saisi, et d'aiguiser une saine critique à l'aide d'une plaisanterie vive, mais toujours délicate. De telles choses n'ont garde d'être à l'ordre du jour; on les a richement remplacées par le mépris de

toutes les supériorités, l'oubli des veilles consacrées au bien public, l'insulte à la carrière humaine partagée en ignobles catégories d'âge, et enfin par des déclamations violentes qui reposent presque toujours sur des faits controuvés. Vainement cette foule de jeunes gens qui tiennent actuellement la plume du journalisme, voudrait se parer de la qualité d'hommes de lettres. Ce titre ne leur appartient pas; ils n'ont rien fait pour le mériter, et nous ne saurions le leur accorder sans profanation.

Nous gémissons d'être obligés de le dire: à un petit nombre d'exceptions près, les personnes qui s'occupent de la rédaction des feuilles périodiques, ont envenimé la plaie la plus douloureuse du corps social; leur tribune permanente a faussé celle de la chambre élective. A cette dernière, on a voulu lutter de violence avec eux; pour ne pas être pâle à leurs côtés, on a chargé tous les tableaux. L'accusation de modérantisme, une seconde fois dans quarante ans, a effrayé les gens de bien, et un adage de sagesse, émané d'une bouche royale, a été mis à l'index d'une opinion factice.

C'est par les faits qu'il est permis à l'observateur impartial de juger les époques de l'histoire, et surtout celles dont il est le contemporain:

interrogé sur sa profession, un accusé répondait devant le tribunal des assises qu'il était *émeutier*. Ce mot n'a pas besoin de commentaires; il parle aussi haut qu'une gazette; il indique et accuse l'origine du mal. Quand cette fièvre délirante aura cessé, les véritables gens de lettres reparaitront et ressaisiront leurs honneurs. Pour que la tribune législative soit elle-même ce qu'elle doit être, il ne faut pas qu'elle se trouve dans la rue; surtout il ne faut pas que ceux qui aspirent à se loger dans la maison, commettent l'extrême imprudence d'y mettre le feu. Puisse l'opposition du dedans ou du dehors, littéraire ou politique, profiter de cet avis que lui donne un vieil ami des lettres et de la liberté!

Les lettres veulent être aimées pour elles-mêmes; leur temple chancela toujours dans les ébranlements des sociétés; et, suivant l'expression de l'un de leurs amants les plus fidèles, c'est au désert qu'on leur voue d'heureux sacrifices. Affligeons-nous, mais ne soyons pas surpris de ce que leurs autels soient aujourd'hui oubliés ou entourés de prêtres qui n'ont pas le caractère du vrai sacerdoce. Au reste, les saturnales dont nous sommes les témoins ne seront pas sans profit pour les saines doctrines. Le génie, ou ce qui prétend lui ressembler, aura tout

tenté, tout osé. S'il n'a point produit de chefs-d'œuvre, il ne pourra pas dire qu'on l'avait chargé d'entraves; s'il n'a pas pris un vol élevé, qu'on lui avait coupé les ailes; s'il n'a pas fourni une course glorieuse, qu'on lui avait fermé la barrière. Il saura ce qu'il peut; nous le saurons nous-mêmes: le talent et la médiocrité auront donné leur mesure.

KÉRATRY.

